

# Partie 1

## L'apparition

*Je crois ce que je sais.*

Livre I du Savoir révélé - Premier principe extrait de « Genèse »

*Nos esprits sont comme les fleurs,  
ils ne s'ouvrent qu'à la lumière.*

Grand Pontife Larken – Essai sur la bienveillance.

## **La tache**

### **Jour de l'Apparition = Jour A**

Le Père Artémis Rivan fut réveillé dès les premières lueurs du jour par des villageois qui se précipitèrent chez lui pour l'alerter.

– Mon père, il vaut mieux que vous le voyiez par vous-même !

Mexence Vitaj, le chef du village, se tenait, haletant, sur le pas de la porte du presbytère.

– Suivez-moi jusqu'à la place. La vue y est bien dégagée. Ici, avec les arbres, ce n'est pas possible. Vous pourrez ainsi mieux voir ce..., cet... Je ne sais pas ce que c'est. Aucun d'entre nous ne le sait mais certains commencent à s'agiter. Vous devez parler aux gens avant qu'il y en ait qui se comportent mal. Ma femme est bouleversée. Je ne dois pas la laisser seule. Venez vite, mon père, s'il vous plaît.

– Attendez-moi ! Je rentre pour récupérer un chandail. Il fait frisquet ce matin et je ne suis pas vraiment présentable, répondit le prêtre qui se sentit soudain mal à l'aise. Vitaj n'était pas du genre à s'agiter pour rien. Le Père Rivan savait qu'il pouvait toujours compter sur lui mais cette fois l'homme avait l'air dépassé. Il se précipita dans sa chambre et s'habilla en hâte.

Il en fallait beaucoup pour émouvoir les gens de ce paisible sous-district. Le Père Rivan les connaissait bien. Comme la

grande majorité des Terréens, ils étaient plutôt rustiques. Leur résistance physique et morale s'était forgée durant des millénaires. Elle était inscrite en eux. Leur ancrage profond dans leur condition de campagnards renforçait ce trait naturel hérité d'ancêtres qui avaient affronté les pires dangers et des conditions de vie très dures. Ils ne craignaient pas grand-chose, si ce n'était Dieu et les mauvaises récoltes. Les maladies et la mort ne les effrayaient pas.

Le Père Artémis Rivan sortit plus rapidement de sa maison qu'il y était entré. Il anticipait le fait qu'il allait devoir être à la hauteur des attentes manifestement importantes de ses ouailles. Il faillit bousculer Vitaj qui l'attendait toujours, mais seul. Les autres villageois n'avaient pas attendu. Le prêtre le suivit en courant le long de la courte route qui était bordée de hauts arbres centenaires au feuillage épais, et qui reliait le presbytère et le temple à la place du grand village de Merala.

Des clameurs précédèrent la vision qu'il eut d'un groupe important de personnes amassées sur la place. Elles avaient toutes la tête levée vers le ciel. Quelques doigts étaient tendus, semblant désigner quelqu'un ou plutôt quelque chose. Le malaise du Père Rivan se transforma soudain en inquiétude mêlée de curiosité. Quand il put lever les yeux, il le vit ou il la vit. La forme semblait être située au loin et haut dans le ciel. Sans repère proche d'elle, à l'exception de quelques nuages dispersés dans l'azur, il lui était difficile d'en être certain. Elle avait des contours apparemment flous mais il n'avait pas une excellente vue en dépit de son jeune âge. L'apparition, car ce terme lui vint immédiatement à l'esprit, n'avait rien en commun avec le disque éclatant qui traversait quotidiennement le ciel pour apporter la lumière aux Terréens.

- Mon père, qu'est-ce que c'est ? Est-ce venu pour nous faire du mal ? Est-ce que cela va dévorer tout le ciel ? Est-ce Dieu qui nous regarde ou qui nous envoie un châtement parce que nous avons mal agi ?

- Je ne le sais pas. Permettez-moi d'observer cette apparition. Le prêtre était pris de court. « Prudence » fut le premier mot qui lui vint à l'esprit.

Artémis Rivan était apprécié pour sa franchise et sa spontanéité mais, pour une fois, il se demanda si elles ne le placeraient pas dans une situation compliquée. Son cerveau se mit donc à réfléchir encore plus rapidement que d'habitude. Rien de cela n'était prévu dans l'enseignement qu'il avait reçu durant ses années de Séminaire. La théologie n'avait ni parlé ni envisagé explicitement qu'il se soit produit ou qu'il puisse se produire une telle chose. Ou alors était-il incapable d'interpréter ce qu'il voyait à présent ? Comme ses semblables, il en était réduit à se poser les questions qui s'imposaient immédiatement à l'esprit. Cependant, il était le prêtre du sous-district et le représentant permanent de l'Eglise. Pour une fois, chose exceptionnelle, aucun autre religieux n'était présent. Dans tous les cas, il lui revenait de trouver rapidement une réponse satisfaisante.

Tout ce qu'il savait et tout ce qu'avaient produit ses innombrables heures de réflexion, de méditation et d'échanges avec ses homologues et ses professeurs ne lui servaient à rien à ce moment précis. D'habitude, il ne manquait jamais d'explication ni de réponse à donner à chaque question qui lui était posée, mais, ce matin, il se sentait démuné. Cette apparition dans le ciel semblait l'amener à la croisée de sa foi, de son savoir et de tout ce qui avait guidé sa vie depuis qu'il avait acquis la conviction qu'il serait un homme de Dieu. « Suis-je en train de vivre un Kairos ? » Il en eut l'*intuition* fulgurante et déroutante.

A l'occasion des cours de théologie qui furent pour lui les plus enthousiasmants, les plus brillants de ses professeurs ne manquaient pas de se référer à ces jalons, rares, qui marquèrent le cheminement de la découverte de Dieu, de la compréhension de ce qu'il était et de son œuvre considérable. De la révélation de son existence faite à l'Humanité jusqu'à ce matin, les points principaux qui constituaient les clés de l'enseignement religieux, en appui de la foi que partageaient les Terréens, étaient livrés par Dieu à des moments opportuns. Comment pouvait-il en être autrement ? Dieu avait un dessein général dont l'Humanité faisait partie. Elle en était même le centre ou la clé de voûte, selon le point de vue. Il ne pensait qu'au bien des Terréens. Ces derniers étaient seuls responsables de leurs malheurs. Ils devaient

tout faire pour revenir dans le schéma défini, au risque de s'exposer aux plus grands périls. Ces deux phrases résumaient la relation fondamentale établie entre Dieu et « sa création la plus miraculeuse ». Les Pontifes, plus hautes autorités religieuses de chaque Protectorat, étaient des émissaires de Dieu parmi les hommes. Le Grand Pontife intercédait auprès de Dieu pour l'ensemble de l'Humanité. En retour, il rapportait les volontés du Créateur. Chaque individu pouvait s'adresser directement à Dieu mais il apprenait de tout membre de l'Eglise qu'il ne recevrait très vraisemblablement aucune réponse et que sa demande ne serait peut-être pas entendue ; « Dieu est occupé à poursuivre son œuvre ». Le prêtre pensa aux guerres fratricides qui s'étaient enchaînées pendant des millénaires. Elles avaient éclaté sur la totalité de la surface connue de Terra. Dieu était patient mais avait-il pu finir par se lasser de nos erreurs en dépit de l'action de l'Eglise ?

– « Deux mille ans après la fin de l'époque féodale et des guerres, il aurait pris beaucoup de temps pour prendre sa décision d'intervenir », pensa-t-il. « Cette forme dans le ciel, est-elle la manifestation de l'annonce de cette punition ? »

Il ressentit un grand doute, une incertitude qu'il devait très rapidement dissiper pour ne plus rester dans cette situation qui le plaçait au même niveau que ses congénères. Tout cela et d'autres choses avaient traversé son esprit en quelques secondes. Il devait se ressaisir et prendre les choses en main.

– Dieu se manifeste à nous ! Je crois ce que je sais ! Le Prêtre eut la présence d'esprit de rappeler le premier commandement de l'Eglise terrestre réservé à l'office religieux.

Toutes les personnes présentes répondirent en écho : « je crois ce que je sais » mais une interrogation persistait dans quelques regards braqués sur lui. Il ne pourrait pas y échapper. Il le savait. Ils le savaient. La femme de Mexence Vitaj, qui venait de prendre la main du prêtre, s'était apaisée. Il trouva en elle un soutien quand elle s'écria.

– Je sais que c'est Dieu qui se manifeste ainsi. Qui d'autre en serait capable ?

Le Père Rivan savait que personne ne contredirait une telle affirmation, mais ce genre de relation ne l'avait jamais satisfait.

– Vous avez raison mais faut-il craindre quelque chose ? enchaîna le chef du village assez fort pour que chacun et chacune sur la place puissent l'entendre. Dieu ne veut que notre bien mais pourrait-il avoir changé d'avis ? Pour quelle raison en aurait-il changé ?

En tant que chef du village, Mexence Vitaj était le représentant de la population locale. Son autorité était symbolique. Considéré comme un sage, le représentant du sous-district et du village était choisi par l'assemblée des Anciens en session solennelle et publique. Il avait prouvé la profondeur de sa foi tout au long de sa vie, sans avoir nécessairement un âge avancé. Son pouvoir résidait dans sa qualité d'interlocuteur privilégié du prêtre de la paroisse et des religieux présents. Il l'était sur des sujets d'intérêt général qui nécessitaient au préalable un consensus au sein de l'assemblée des Anciens. Il lui arrivait parfois d'exposer des questions individuelles ou familiales d'habitants qui n'osaient pas s'entretenir directement avec le prêtre en raison, par exemple, de leurs difficultés à s'expliquer. A des occasions beaucoup plus rares, il était amené à se faire le porte-parole d'une personne qui n'osait pas parler au prêtre d'un sujet sensible qui nécessitait une grande discrétion à laquelle le sage était tenue.

– Nous n'avons rien à craindre de Dieu. Vous savez que nous bénéficions de sa bienveillance. Tout ce que nous avons, nous le lui devons, rétorqua le prêtre en veillant à ne montrer ni peur, ni agacement, ni colère. Il sentait la tension.

C'était sans compter sur Rafin Hurtin l'aubergiste.

– Mais ce n'est qu'une tache, et j'ai une excellente vue. Pourquoi Dieu attendrait si son intention était de nous punir ? Rien ni personne, même sa Sainteté le Grand Pontife, ne peut l'arrêter. Dieu a forcément raison. Sinon nous devons nous préparer s'il nous en laisse le temps ! Mais nous préparer à quoi ? Que pourrions-nous faire ? Il n'y aurait qu'à attendre, baisser la tête, penser au mal que nous aurions fait, et prier.

Ce propos provoqua le départ précipité de quelques personnes qui n'attendaient pas la réaction de leur prêtre. De nouveau, la situation semblait sur le point de déraiser, qu'elle soit liée à ce que venait de dire l'aubergiste ou à la présence inexplicable de la « tache », comme il l'avait qualifiée.

Le Père Rivan se demanda si, effectivement, il ne s'agissait pas juste d'une tache. Dans ce cas il n'avait aucune explication à donner sur son apparition. Il ne pouvait donc s'agir que d'un « signe », ce qui lui permettait de revenir à Dieu.

Depuis son arrivée à Merala, il gardait un œil sur l'aubergiste qui devait être beaucoup plus intelligent qu'il ne le laissait paraître. Dans un premier temps, cela l'avait dérangé. Puis, en y réfléchissant, son trouble se mut en satisfaction qu'il se garda bien d'exprimer. Rafin Hurtin avait échappé aux filets des prêtres-évaluateurs que le Père Rivan appréciait peu. Le prêtre avait décidé de ne pas leur parler de ce cas qu'il avait rapidement détecté. Il ne voulait pas savoir ce qui lui serait éventuellement advenu.

Il avait du mal à cerner la motivation de ces religieux. Les uns semblaient trouver un intérêt réel dans leur mission. D'autres agissaient de manière presque mécanique. Au bilan, des adolescents étaient enlevés à leur famille, qu'ils aient envie de devenir prêtre ou pas. Aucune explication n'était donnée durant le Séminaire. Les novices concernés observaient la plus grande discrétion comme s'ils avaient à craindre le pire. Le sujet n'avait jamais été évoqué devant lui. Le recrutement des prêtres était pour lui une zone d'ombre qui l'avait presque obnubilé. A la question qu'il posa à au moins deux reprises de la finalité de cette sélection, il ne réussit jamais à obtenir mieux que : « Il faut permettre à l'Eglise de rester forte ». La première fois, il avait provoqué un haussement des épaules, et la deuxième fois un froncement de sourcils surplombant un regard mauvais. Un prêtre Loyoliste, certainement averti, l'avait alors pris à part pour l'interroger. Artémis comprit qu'il était en terrain dangereux. Fort de cette expérience, il avait renforcé sa conviction qu'il valait mieux pour l'Eglise attirer des vocations plutôt que de recruter les religieux de manière autoritaire. Il douta longtemps

de l'adéquation de ce qualificatif au constat qu'il faisait, mais il finit par se rendre à ce qui, plus tard, deviendra une évidence.

L'auberge de Rafin Hurtin était un lieu stratégique. Elle ne l'était pas pour les mêmes raisons que le temple dans lequel officiait le prêtre. Beaucoup de gens y passaient, des étrangers qui y faisaient une halte, parfois durant plusieurs nuits en fonction de ce qu'ils avaient à faire à Merala et dans ses environs. Les rencontres dans l'auberge étaient l'occasion d'un probable brassage de points de vue et d'informations qui n'apparaissaient pas dans la communication officielle de l'Eglise. C'était une source de vulnérabilité pour Elle. Pour cette raison, le Père Rivan trouvait paradoxal que l'Eglise en ait toujours interdit l'accès à ses représentants. Ils auraient pu y recueillir des renseignements utiles et contraindre la liberté de parole insouciantes des uns et des autres. L'alcool aurait pu être l'alliée de l'Eglise car les langues se déliaient plus facilement au comptoir qu'au confessionnal.

A son arrivée à Merala, quatre ans auparavant, Artémis avait décidé de respecter l'intimité spirituelle de ses ouailles. Il aurait pu chercher à la *sonder* mais il se l'interdit. Il était sûr que Rafin Hurtin était au courant de choses qui se passaient à l'extérieur du sous-district voire du Protectorat alors que, pour lui, il était difficile d'obtenir des informations intéressantes, y compris par le canal interne de l'Eglise. Une grande prudence était de mise au sein du clergé. La source officielle d'informations placée entre les mains des autorités religieuses était parfaitement contrôlée. L'Eglise devait veiller à la cohérence des informations qui parvenaient dans chaque village pour ne pas susciter l'incompréhension et créer des problèmes avec la population. Dans ce cadre, les rumeurs se répandaient rapidement. Il était difficile de les combattre car les individus se les appropriaient comme un savoir nouveau. Ils les croyaient.

– Tu as raison Rafin, répondit le prêtre. Nous pouvons nous attendre au pire parce que nous sommes fragiles et critiquables. Mais Dieu est avant tout bienveillant. Ne crois-tu pas que, s'il avait voulu nous punir, son action aurait été fulgurante ? Dieu

voit tout, sait tout, comprend tout. Comme il ne se trompe pas, et s'il avait voulu nous punir, il n'aurait pas attendu.

L'aubergiste le regarda pensif puis son visage s'illumina.

– Dieu veut que nous sachions qu'il sait ! Il nous teste parce qu'il est malin. Je l'ai toujours dit. Il nous regarde nuit et jour. Chacun d'entre nous, du plus grand au plus petit. Il sait tout et il ne nous dit que ce qu'il a envie que l'on sache.

Le prêtre se demandait comment interpréter ces quelques phrases exprimées avec une apparente spontanéité. Il se méfiait et sentait le piège a posteriori. Ce court échange semblait de plus trop décalé par rapport à la confusion qui régnait toujours sur la place. Il décida qu'il était temps de vraiment prendre les choses en main et de rassurer les plus perturbés, tout en gardant un œil sur la tache. A tout moment, elle pouvait disparaître ou se comporter de manière inattendue. Elle n'avait ni bougé ni changé de forme. Il ne pouvait pas dire si elle était claire ou sombre. Il pouvait juste dire qu'il la voyait. Elle semblait « insistante » tant elle fixait l'attention. Elle était hypnotisante même si elle semblait loin. Elle lui faisait penser à un œil. Cette idée le glaça tout en le réconfortant. Tout ce qu'il savait et qu'on lui avait enseigné, et tout ce qu'il avait enseigné et prêché à son tour trouvaient peut-être un sens dans cette preuve de l'existence de Dieu. Pour lui, à cet instant, cette « tache » était un signe dont l'origine ne faisait aucun doute. Ragaillard, il se lança avec une voix aussi forte et assurée qu'il en était capable.

– N'ayez pas peur. Faites-moi confiance. Ayez confiance en Dieu, cria-t-il à l'attention de ceux qu'il voyait et de ceux qui pouvaient l'entendre. C'est un signe ! Nous sommes témoins d'un événement unique. Nous sommes tous bénis. Vous pourrez porter cette vérité vers ceux et celles qui n'auront pas eu votre chance. Soyez fiers d'avoir été choisis.

La plupart des personnes présentes lui jetèrent un regard intense. Artémis ne savait pas s'il s'agissait de la manifestation de la peur que leur inspirait l'apparition, ou s'ils se raccrochaient à lui qui ne semblait pas décontenancé.

La femme de Vitaj prit la parole.

– Qu'est-ce qui va nous arriver ? Nous avons pourtant bien respecté les observances. On ne nous a jamais dit que le Créateur viendrait nous punir. Que va-t-il nous faire ?

Le Père Rivan se dit qu'avec ces quelques mots, elle risquait de ranimer le malaise général. Malheureusement pour lui, elle n'était pas la seule à vouloir s'exprimer.

– N'est-ce pas plutôt la faute de l'Eglise ? Elle n'a pas dû faire ce qu'il y a à faire pour que Dieu soit satisfait. C'est un autre malheur qui va s'abattre sur nous, lança une homme, beaucoup plus audacieux. Artémis Rivan le connaissait bien. Il faisait partie des paysans les plus touchés par les mauvaises récoltes des dernières années, dont la foi et la confiance en l'Eglise avait été sérieusement ébranlées.

Deux autres personnes opinèrent, ce que le prêtre ne manqua pas de remarquer. Une telle déclaration aurait été considérée comme un blasphème quelques années auparavant ou, aujourd'hui, devant quelque autorité religieuse plus orthodoxe et moins ouverte que le prêtre de Merala. L'Eglise, sa hiérarchie, commençait à connaître quelques difficultés à maintenir son autorité incontestée depuis plus de deux millénaires. Le Père Rivan savait que des marques de mécontentement apparaissaient ici et là sur Terra, à commencer par la terre landrine. Elles étaient encore très limitées. Elles se manifestaient à l'occasion de la confession ou d'entretiens en tête à tête avec les prêtres des paroisses. Ils en avaient rendu compte à la hiérarchie pontificale. L'information avait été diffusée à l'ensemble de la communauté religieuse par le canal interne. Il avait été demandé aux religieux de terrain d'accroître leur vigilance sur ce type de signaux, d'aller plus à la rencontre des fidèles en dehors des célébrations et de donner des informations sur l'action de l'Eglise au profit de la population. Ce mécontentement d'abord clandestin ne tarda pas à se traduire par l'expression violente, en public, de quelques individus. Ainsi, quelques semaines auparavant, un Landrin le fit à l'occasion d'une célébration dans la mosquée de Rashel qui était la deuxième ville du Protectorat. Il fut puni sévèrement. Mais une partie de la hiérarchie s'interrogeait déjà sur la stratégie à adopter. Il était vrai que la nature venait de jouer quelques

méchants tours. Elle s'était montrée moins généreuse depuis plusieurs années d'affilée pour des raisons qui échappaient aux plus érudits parmi l'élite du clergé. Cette question devait agiter le Haut-clergé landrin mais également terréen. Artémis l'imaginait plus qu'il ne le savait. Il fallait se rendre à l'évidence : une forme de contestation s'organisait lentement mais sans faiblir.

Cet événement n'arrangerait rien et Artémis devait malgré tout réagir au plus vite et prendre les mesures conservatoires les plus appropriées avec le peu d'éléments dont il disposait.

– Je vous dit qu'il s'agit d'un signe. Vous pouvez rester ici, mais cela ne servira à rien car il ne se passera rien - Artémis voulait être convaincant - Rentrez chez vous et reprenez vos activités. Dieu n'est pas en colère. En revanche, votre comportement actuel et les doutes que vous exprimez pourraient l'irriter. Imaginez ce qu'il observe en ce moment ! Il constate que vous ne le reconnaissez pas quand il se manifeste à nous. Si les choses devaient évoluer, vous seriez les premiers à le savoir.

Il pensait déjà à la suite pour sortir de la confusion dans laquelle il était lui-même plongé.

– Je vais me rendre dans la capitale car ils doivent voir la même chose que nous. Il ne serait pas surprenant que le Grand Pontife s'exprime. Je pourrai vous informer de ce qu'il aura dit. Ce soir, il n'y aura pas de prière, ni avant que je revienne. Je ne sais pas combien de temps cela me prendra. Dites-le à tout le monde. Je compte sur vous pour revenir dès à présent à de meilleures dispositions. Il ne sert à rien d'alimenter vos craintes qui ne sont pas fondées. Ayez plutôt en tête que la situation va s'améliorer avec cette apparition.

Il se dit qu'il devrait tout faire pour revenir le plus vite possible mais il savait que la suite lui échappait totalement. Il n'avait jamais manqué un office sans que son absence ne soit prévue. Ce simple fait objectif lui montrait que la situation était anormale, ou possiblement extraordinaire. Il en eut soudain l'intime conviction. Il ne doutait pas en sa hiérarchie mais il se pouvait que cette tâche pose un problème, y compris au Pontife de Landrin et au Grand Pontife. Autrement, ce dernier les y aurait préparés, sauf si Dieu avait ordonné au Grand Pontife de garder

le secret. Cette possibilité le laissa songeur. Sa mémoire ne recelait aucune information sur un cas comparable. Reviendrait-il avec une explication satisfaisante ? Les questions se bousculaient dans sa tête. Il valait mieux qu'il les garde pour lui.

Personne n'osa remettre en cause ce que venait de dire le Père Rivan. Il était respecté et apprécié pour sa proximité et sa bienveillance. Cependant le trouble était grand et, vraisemblablement, général. Il allait inévitablement laisser des traces. Est-ce que d'autres voyaient la même chose qu'eux ailleurs et jusqu'où ? « Vraisemblablement ». Comment cela se passait-il chez eux ? Le Père Rivan l'imaginait une nouvelle fois plus qu'il ne le savait. Il se sentait inutile et, dans le même temps, très utile. Qui d'autre que l'Eglise pouvait répondre à ce qu'il pensait être un défi ? Comment faire, si nécessaire, pour maintenir la paix ? La paix terrestre, une paix « physique », avait été obtenue deux millénaires auparavant à la suite d'un événement miraculeux. Pour la paix des esprits, les choses étaient plus compliquées. Le Haut-clergé avait toujours su trouver jusqu'à présent les arguments pour maintenir le calme.

Certains villageois choisirent de rester sur la place. Ils discutaient tout en gesticulant en direction de ce qu'ils désignaient par analogie : tache, phénomène, miracle, apparition, œil divin,... L'interprétation de chacun renvoyait à autant d'explications possibles, donc à presque autant d'incendies potentiels. La plupart d'entre eux finirent par regagner leur habitation car leurs journées étaient habituellement chargées. Seul le dimanche était jour de « repos ». Il avait été imposé par Dieu. Ce ne serait pas un dimanche comme les autres car le Père Rivan ne sera pas parmi eux.

– « Ce truc dans le ciel, c'est pas clair. C'est assez inattendu pour que le prêtre semble pris de court, lui qui sait tout d'habitude », se dit Rafin.

L'aubergiste fut le seul à avoir ressenti le trouble que le prêtre n'avait pas cherché à *contrôler* en raison du choc provoqué par la vision d'un événement aussi imprévisible. Il avait développé au contact de ses clients le *talent* que la plupart de ses congénères partageaient, sans même le savoir, et que quelques-uns, plus

doués, n'exploitaient presque pas. Cette capacité innée était chez lui plus importante que chez le commun des humanidés. Curieux et méfiant par nature, il se tenait à distance des religieux et prenait soin de garder ses pensées secrètes. Il voulait reconnaître le vrai du faux, distinguer ce qui était dit sincèrement et honnêtement pour enrichir sa connaissance du monde, et construire sa compréhension des choses. Il ne vouait pas une passion particulière pour les débats mais le contact des voyageurs le stimulait. Les enseignements de l'Eglise ne le satisfaisaient pas même s'il reconnaissait leur logique et leur prévalence sur toute autre explication. Il pouvait *entendre* les pensées des autres quand il en faisait l'effort, sauf celles du Père Rivan. Il ne pouvait pas expliquer comment le prêtre y parvenait jusqu'au jour où ce dernier sembla réagir à une tentative plus agressive de sa part de franchir l'apparente barrière.

Cette « capacité », comme il la nomma rapidement, se révéla à lui brutalement. A l'âge de dix ans, il perdit sa mère dans un accident dramatique auquel il avait assisté sans pouvoir lui porter secours. Le choc émotionnel qu'il eut fut suivi immédiatement par un choc à la tête presque physique quand il *entendit* les pensées des autres personnes. Dans un premier temps, il prit peur et s'enferma dans un mutisme complet pendant des semaines. Etait-il devenu fou ? A dix ans, il ne se posa pas la question en ces termes. Son chagrin avait submergé toute pensée et toute autre émotion, même la colère. Il ne donna un sens à ce qui lui était arrivé que plus tard en apprenant qu'il s'était trouvé *relié* à elles. Il n'en parla jamais à ses proches. A partir de ce moment, tous ses efforts consistèrent à reproduire ce *lien*. Dans les mois qui suivirent, un commerçant itinérant, fidèle client de l'auberge, l'identifia. Par amitié pour son père et grâce à son *aptitude* particulière de la même nature, il décida de l'aider à améliorer sa *capacité* et à échapper aux prêtres recruteurs de l'Eglise. Ce n'est que vers l'âge adulte qu'il se mit à contrôler de manière tout à fait satisfaisante son « don ». Rafin pensait qu'ils étaient peu parmi la population à posséder ce don, chose que son mentor devenu son ami ne démentit jamais.

Au sein de l'Eglise, ce don était appelé la « *connexion de tête* ». Il était qualifié de *talent* par les religieux concernés. Ceux qui ne l'avaient pas n'en parlaient pas. Ils savaient que c'était un frein pour parvenir aux plus hauts postes. Les jeunes Terréens chez qui le *talent* était identifié, étaient recrutés par l'Eglise, indépendamment de leur niveau d'intelligence ou de leur vocation.

Cette discrimination sémantique entre capacité, don et talent aurait interpellé l'aubergiste à l'esprit rebelle. Changer un mot pour décrire une chose contribuait à en modifier la perception, donc la portée. Selon sa conception du fonctionnement du monde, cela aurait placé les religieux au-dessus des autres Terréens. Il ne se voyait pas au-dessus des autres, mais juste différent, et il n'aurait pas accepté qu'une telle interprétation de cette différence puisse être faite. Chaque Terréen ne devait-il pas avoir une vie simple et modeste, pour que tous les Terréens restent égaux devant Dieu ? Un don ne relevait pas de la décision des hommes. Seul Dieu pouvait faire ce choix et, par conséquent, introduire une différence importante entre les hommes. Dans quel but l'avait-il fait pour lui, un simple aubergiste ?

Rafin acceptait l'idée de la hiérarchie comme un principe qui fonde une différence nécessaire mais il n'aurait pas aimé se l'appliquer. Elle était mise en place par des hommes pour assurer le fonctionnement de l'Humanité. Comme aubergiste, il avait eu à embaucher un homme-à-tout-faire. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de se placer au même niveau que lui, car, pour lui, son employé avait des comptes à lui rendre et devait lui obéir. Le bon fonctionnement de son auberge l'exigeait naturellement. Ce genre de réflexion conduisait Rafin à la même conclusion que face à la tache, sur la place de Merala : « Un truc cloche ».

Le questionnement de l'aubergiste ne serait pas un problème pour l'Eglise aussi longtemps que son cas resterait isolé. L'Eglise gérait la multitude et la diversité. Les excentriques, les rebelles, les apostats, les agnostiques et même les athées, faisaient partie des cas particuliers auxquels l'Eglise était confrontée mais ils demeuraient marginaux quand ils ne faisaient pas l'effort de se regrouper. Ils ne constituaient pas une menace pour elle. Des

siècles auparavant, de tels individus avaient réussi à se constituer en petits groupes autonomes mais ils avaient choisi de vivre à l'écart, principalement sur des îles. Ils accueillaient régulièrement leurs semblables. Mais, sur la Pangée, l'Eglise ne se montrait pas tolérante envers celles et ceux qui interféraient avec la population pour créer le trouble. Elle pouvait sévir durement en cas de contestation ouverte ou de prosélytisme.

\*

Le Père Rivan décida de faire un détour par le temple pour y jeter un œil. « Détour » était un bien grand mot pour désigner le petit crochet nécessaire dans une bourgade comptant quelques milliers d'âmes. La population était pour l'essentiel dispersée dans la nature. Elle était rurale et pratiquait la culture vivrière mais également céréalière, fourragère et donc l'élevage. Une partie s'occupait de la gestion des forêts de chensas. « chensa » était prononcé « chennéza ». C'était un bois plutôt léger et très résistant, qui ne brûlait pas. Des répartitions particulières des terrains pouvaient être décidées en assemblée des Anciens mais elles n'étaient jamais définitives. Il fallait essayer de préserver des équilibres entre les ressources des uns et celles des autres. L'approche était communautaire. Les répartitions tenaient compte de la qualité des sols, des situations familiales, de la santé des uns et des autres, de leur autonomie. La population terréenne était courageuse. Ses aspirations étaient égalitaires. De telles décisions nécessitaient l'assentiment du Père Rivan. Les autres corps de métier étaient tous représentés et établis principalement dans le village qui constituait le cœur du réseau communautaire qui innervait ce grand sous-district landrin.

Après avoir vérifié l'extérieur du temple, il franchit le pas du porche d'entrée. Il se dirigea vers le clavier qui servait à actionner les cloches. Il composa le « message de paix et d'espoir ». C'était pour lui la manière la plus sûre de communiquer avec tous ses paroissiens et, si possible, avec les paroisses voisines. Il se dit soudain, avec appréhension, qu'il

n'avait rien entendu. Dans les minutes qui suivirent, le même message lui vint en écho, puis un autre. Il se rasséra.

Il poursuivit son tour d'inspection du bâtiment. Celui-ci n'avait qu'un portail d'accès pour les fidèles. Le Père Rivan bénéficiait d'un passage privatif à l'arrière du temple vers le presbytère. Les murs du temple étaient construits en pierre granitique. Il pouvait accueillir des centaines de personnes. Le toit était en chensa. L'exploitation de cet arbre était étroitement contrôlée par l'Eglise car son usage dans la construction était incontournable. Toutes les maisons étaient construites avec ce matériau. Seule la maison de Dieu se devait d'être singulière, tout en restant simple. Il y avait des ouvertures vitrées sur les côtés. Les fenêtres placées à l'arrière et de part et d'autre de l'estrade où officiait le prêtre avaient une taille beaucoup plus importante de manière à introduire le plus de lumière possible vers cette partie de l'édifice. Des lampes à huile et des bougies étaient disposées partout pour apporter le complément de luminosité indispensable en fonction des conditions extérieures. L'office régulier se tenant le soir, des bâtisseurs n'avaient pas hésité à orienter la construction de sorte que les fenêtres arrière soient placées du côté ouest, ce qui obligeait fréquemment les fidèles à baisser les yeux. L'Eglise n'avait donné aucune directive particulière à ce sujet. Les fidèles avaient commencé par se tenir debout pour assister à l'office. Puis, sept siècles plus tard, ils eurent des bancs. Aujourd'hui ils avaient des chaises. Quand cette option fut proposée au plus haut sommet de l'Eglise, quelques années auparavant, les débats furent passionnés. L'argument contre fut celui du manque de modestie dans la posture individuelle face à Dieu. Selon les opposants à ce changement, seul le prêtre devait être singularisé pour symboliser sa position particulière entre les Terréens et Dieu. On ne trouvait pas de symboles dans le temple. Ils faisaient appel à l'imagination. L'imagination contourne l'enseignement. Les enseignements devaient occuper toute la place réservée au savoir. Or la production de savoir était réservée aux érudits.

Il y avait juste un bâton de chensa, toujours nouveau, planté dans un bloc de pierre, à portée de main du prêtre mais qu'il se gardait

bien de toucher. Dans l'imaginaire collectif, le bâton représentait le soutien du vieux et du handicapé, la punition, la droiture, la signalisation d'un danger, la clôture, le berger, la verticalité, la maison, ou encore la vigie,... toutes ces interprétations allaient dans le sens du message de Dieu que l'Eglise devait et voulait transmettre. Enfin, des arbustes et parfois des fleurs ou des animaux pouvaient être installés en fonction de l'enseignement ou du message du jour porté à l'occasion de l'office, pour rappeler l'importance de la nature. Les cloches et le clavier étaient installés dans une tour implantée sur un angle de la construction. Les abords du temple étaient propices au rassemblement des fidèles et aux échanges. Les cimetières étaient installés à l'extérieur de la cité, en pleine campagne. Le temps mis par les processions pour y parvenir devait permettre aux proches de finir de libérer leur peine et leur questionnement, même s'ils restaient généralement silencieux.

Le Père Rivan traversa la nef, ne constata rien d'anormal et sortit par la porte arrière, rassuré. L'accès au temple était libre. Pour l'instant, seule cette tache était apparue.

Il rassembla quelques affaires pour son séjour à Canoppé, la capitale. Il harnacha son cheval. D'habitude, il adorait ce moment mais il avait l'esprit ailleurs. Ce n'est qu'une fois monté sur la selle qu'il se rendit compte de sa distraction.

Avant de quitter le bourg par la route de l'Est, il devait donner ses directives au chef du village. Dès qu'il vit le prêtre, Mexence Vitaj l'interpella.

– Mon père, avez-vous une dernière chose à me dire avant de nous quitter ? Voulez-vous que nous fassions quelque chose en attendant votre retour ?

– Je crois que la meilleure chose à faire est que chacun reprenne au plus vite ses activités. Je te demande de veiller au retour au calme quitte à accompagner celles et ceux qui te semblent les plus perturbés. C'est ton rôle de chef du village, mais tu le connais et tu sais que tu as toute ma confiance. Sois à l'écoute des membres de l'assemblée des Anciens et n'hésite pas à reprendre ceux ou celles qui pourraient éventuellement se laisser aller à des propos déplacés. Mais j'en doute. Il faut que le

monitor soit actif nuit et jour, au contact du plus grand nombre de personnes et de foyers.

– C'est entendu. Il est vraisemblable que nous connaissions quelques difficultés avant votre retour. Je viens d'en parler avec quelques-uns. Aucun d'entre nous n'a connaissance d'une telle situation, de mémoire d'ancien. Que votre voyage soit doux et sûr !

– Je te remercie. Je vais rester sur la voie Appienne et ne pas m'en écarter jusqu'à Canoppé. Il faut que je passe avant par Puerovilla pour prendre connaissance de leur situation. J'espère que le Père Endemion est encore là et que nous pourrons faire la route ensemble.

Il s'éloignait déjà de Merala sans penser à se retourner tant il avait l'esprit préoccupé. Il quittait très rarement sa paroisse. La route était suffisamment large pour que deux chariots se croisent sans encombre, même avec un chargement de foin qui déborde sur les côtés. Elle avait été réalisée avec de la pierre bleue de Landrin. C'était une roche particulièrement solide, importée des montagnes du Nord. Mais deux millénaires d'utilisation intensive avaient eu raison de son état. Des sillons s'étaient creusés sous le passage répété des roues qui avaient été renforcées avec un cerclage métallique. La route avait été réparée quelques années auparavant. Ce fut un chantier titanesque. Il permit de forcer le respect vis-à-vis des premiers constructeurs pour leur technique et leur courage. Le Père Rivan préféra conduire sa monture sur le bas côté de la route, sur ce qu'il restait de l'herbe, une surface plus tendre pour les sabots que la pierre.

Trois heures plus tard, il arriva en vue de la bourgade. Il ne remarqua rien de particulier. Il quitta la via Appienne et pris la route qui devait le conduire à l'entrée de la cité. Puerovilla avait une taille comparable à Merala. En levant les yeux une nouvelle fois, il put constater que la tache était toujours là. Elle devenait obsédante et cela le perturba fortement.

Tous les villages étaient construits en colimaçon, de sorte que la structure de base soit respectée quelle que soit la taille. Il pouvait exister des variantes pour les cités les plus anciennes mais peu d'entre elles avaient résisté aux innombrables guerres et

avaient dû être reconstruites. L'Eglise avait pris les choses en main ; elle avait fait procéder à une ré-urbanisation qui soit en rupture avec celle du passé centrée généralement sur la résidence fortifiée du nobliau local.

Des passages radiaux étaient aménagés. Les villes nécessitèrent des élargissements, entrepris d'autorité, de ces voies d'accès en raison de l'augmentation du trafic. De tels travaux furent essentiellement réalisés dans les capitales. L'Eglise imposait d'avoir une vie simple et modeste pour que tous les individus soient aussi égaux que possible devant Dieu et leur prochain. Seules la ferveur à le prier et l'application dans l'observance de ses règles pouvaient créer des différences entre les individus. On devait retrouver cette obligation dans la tenue des maisons et des jardins, dans les propos, dans l'habillement, dans les relations. Les maisons étaient adaptées à la taille des familles. Trois générations s'y côtoyaient parfois quatre. A la différence de la campagne où il était facile d'occuper si nécessaire plus de place, une difficulté apparaissait en ville. Si une famille voulait demeurer sur place, elle devait exercer une autorégulation. La majorité des familles la pratiquaient avec l'assistance de l'herboriste. « Dieu n'a pas mis de telles herbes à disposition si elles n'ont pas d'utilité » ; l'Eglise se voulait pragmatique car elle était elle-même confrontée à un problème de surnombre au sein du clergé. Si malgré cela la famille s'agrandissait, elle devait éventuellement déménager dans une maison plus grande ou subir les risques liés à la promiscuité tels que la maltraitance. Les maisons se transmettaient depuis de nombreuses générations. Elles représentaient la seule « fortune » de chaque famille. De plus la population campagnarde ne se précipitait pas en ville. Elle pratiquait l'autorégulation pour une autre raison : l'accès à la terre. Sans pouvoir vendre leur bien, les familles citadines ne pouvaient pas en acheter un plus important, ni le faire construire. L'Eglise ne serait intervenue que si elle avait rencontré des difficultés à assurer sa propre « descendance ». Elle intervenait directement ou par les assemblées des anciens pour maintenir un équilibre patrimonial entre les familles et éloigner le spectre de la

période féodale. Cette démarche était facilitée par le fait que l'espèce humanidée était courageuse et travailleuse.

La faiblesse d'un individu était compensée par ses proches sans lui être reprochée.

La solidarité était une valeur partagée par les Terréens quels que soient le Protectorat, les traditions et les us et coutumes. L'Eglise exploitait cette qualité innée. Ceux qui ne la respectaient pas au sein de leur famille en subissaient immédiatement les conséquences de la part de leur entourage à la campagne, et, pour les citadins, dans leur quartier et dans leur cité. Ils perdaient le bénéfice du commerce, du troc et de l'entraide. Ils étaient condamnés à gagner de l'argent et à la quasi autosuffisance même si la communauté ne laissait jamais mourir de faim l'un des siens. La maltraitance au sein de la famille était sanctionnée. Elle ne pouvait pas être cachée car les gens proches *savaient*. Le *jugement* était rendu sur le principe de la révélation : *subliminal et partagé*. Aucune donnée objective n'intervenait ou n'était énoncée. Le phénomène produit connu de l'Eglise relevait de la *connexion de tête*. Il était local, limité aux connaissances de la victime et de l'individu contrevenant. La victime ne pouvait pas simuler ce qui relevait d'une perturbation individuelle profonde et sincère. Les conséquences étaient bien réelles à l'image d'une goutte d'huile à la surface de l'eau. L'indélicat était devenu un membre à part du groupe. Il était condamné à en subir les conséquences ou à s'éloigner. Cette perspective de mise à l'écart n'empêchait pas de telles conduites. Ainsi était faite la nature humanidée.

Les maisons étaient plutôt confortablement aménagées. Ce que l'on ne pouvait pas afficher dehors, on le mettait à l'intérieur si l'on en avait les moyens. L'ostentation n'était pas de mise. La seule coquetterie acceptable était la décoration extérieure avec des fleurs et, parfois, des arbustes. L'Eglise n'y céda pas au nom de la démarche rigoriste qu'elle s'appliquait mais elle tolérait cette entorse dans la mesure où c'était « un hommage rendu à la beauté de l'œuvre de Dieu ». La cité, les maisons, leurs devantures, les jardins en débordaient, parfois jusque sur les toits en chaume. Chacun s'investissait dans l'entretien de son bien. Le

choix des fleurs et leur agencement étaient curieusement devenus la prérogative des femmes. Des hommes s'en occupaient pour certaines maisonnées mais il semblait que Dieu ait voulu que les femmes y soient plus disposées que les hommes. Ce trait de caractère transpirait également dans de rares détails vestimentaires qui ne pouvaient pas échapper à un œil attentif. Les femmes l'avaient entre elles en dépit de l'éducation reçue. Chaque maison avait une sorte de carte d'identité naturelle qui sautait aux yeux de celui qui prenait un peu de temps pour les observer quand elles étaient les unes à côté des autres. Celle qui ne faisait pas l'objet d'une attention soutenue était reconnaissable, donc identifiée. Il y avait une forme de pression sociale qui s'exerçait à partir de ce qui était initialement considéré comme un plaisir et une liberté. Un commerce itinérant s'était mis en place grâce à l'essor de l'intérêt pour les variétés de fleurs et de plantes exotiques. Le besoin de chaque famille restait raisonnable mais l'addition de cette demande constituait une opportunité pour qui réussissait à s'organiser et à y répondre. Avec la religion, le commerce des fleurs avait constitué dès le début de la domination de l'Eglise un lien transfrontalier important. Il ouvrit progressivement la porte à d'autres activités de commerce.

\*

Le Père Rivan pénétra dans la cité de Lammerville. Le calme extérieur n'était pas le reflet de l'agitation intérieure. Il parvint au temple. Il y avait plusieurs personnes présentes. Elles semblaient avoir des échanges animés. Il n'avait vu aucune trace du Père Endemion. Il s'approcha du petit groupe.

– Bonjour, je suis le Père Rivan de Merala. Où puis-je trouver le Père Endemion ?

– Si vous partiez dès maintenant et que vous poussiez à bout votre monture, vous apercevriez peut-être un point sur l'horizon avant la nuit. Mais ce n'est pas certain. Il a décampé

précipitamment. L'homme qui parlait se tenait bien droit devant lui.

Le Père Rivan se dit que la situation ne lui était pas favorable. Il ne doutait pas du respect qu'il inspirait mais il devait faire attention à ses propos.

– Pourquoi dites-vous « précipitamment » ?

– Je pense que vous êtes ici pour la même raison que le Père Endemion nous a quittés. Quand on lui a demandé ce que c'était, dit un second en donnant un coup de menton vers le ciel, il a répondu qu'il n'en savait rien. Il avait l'air au moins aussi décontenancé que nous. Je peux même dire qu'il semblait avoir peur. Les deux autres hommes présents opinèrent du chef, la mine sombre.

– Il est resté comme ça pendant au moins cinq minutes, poursuivit un autre, puis il a dit qu'il devait se rendre d'urgence à la capitale sans rien dire d'autre. Il a tourné les talons. Dix minutes après, il est passé au galop devant nous sans un regard.

– Et vous, que faites-vous là mon père ? interrogea le troisième.

– Nous avons vu la même chose à Merala. Nous avons confiance en notre Seigneur et nous reconnaissons là un signe fort, un signe nouveau. Je crois ce que je sais.

– Je crois ce que je sais, dirent en chœur les trois hommes, ce qui eut pour effet de rassurer le Père Rivan qui poursuivit.

– Dans de telles circonstances, il faut que les prêtres se rendent sur le champ à la capitale pour avoir la signification de ce signe « ex-tra-or-di-naire », affirma-t-il en insistant bien sur chaque syllabe. Les hommes écoutaient avec attention. Il faut que le capot, aidé par le monitor et les bonnes volontés, prenne les choses en main et aille au-devant de celles et ceux qui sont trop troublés pour reprendre le cours de leurs activités. Dites-leur qu'il n'y a rien à redouter de Dieu que nous ne méritions et qu'ils auront bientôt la signification de ce signe divin. Dites-leur également que le Père Endemion n'a fait que réagir normalement même s'il semblait se précipiter. A circonstance exceptionnelle, réaction exceptionnelle ! Un prêtre est aussi un humanidé.

Les trois hommes semblèrent soulagés, tout en restant soucieux.

– Vous avez raison, dit le premier avec une légère hésitation. Si vous le permettez nous allons voir le capot pour lui répéter ce que vous venez de nous dire. Ils tournèrent les talons.

Il quitta la cité et reprit la route. Tout ceci ne présageait rien de bon. Son mauvais pressentiment s'était renforcé. Son cerveau était soumis à une activité inhabituellement importante. Il n'avait pas assez connaissance de toutes les manières dont pouvait se manifester la « *bienveillance* » ; c'était la dénomination théologique donnée au sein de l'Eglise à la *connexion de tête*. Elle était très peu utilisée en dehors des séances de formation et des discussions entre grands initiés. Artémis Rivian n'était pas capable d'interpréter ce qu'il ressentait ni s'il pouvait faire un lien avec les événements. Il était irrité au plus haut point car cela remettait en question sa mission au sein de la population. Il n'aimait pas cela. Il était certain d'une seule chose : il était mal à l'aise ; « La *bienveillance* ne peut pas indisposer celui qui en est l'objet. »

Il rumina tout au long du chemin vers la capitale. La « tache » était toujours là. Plus il se rapprochait de Canoppé, plus il avait l'impression qu'elle avançait au-dessus de lui. Elle finit par le surplomber. Elle surplombait l'Humanité. Comment et pourquoi était-elle apparue ? Son esprit se laissait aller à toutes les spéculations, y compris les plus folles. Il frôlait le sacrilège mais il ne pouvait pas aller beaucoup plus loin que ce que l'enseignement de l'Eglise lui avait apporté. Sa conception du monde se limitait à ce qu'il avait appris. Il le savait confusément. Elle était claire grâce à l'enseignement qu'il avait reçu des érudits. Il leur en était reconnaissant car il voyait le niveau d'ignorance de ses fidèles dès qu'il échangeait avec eux en dehors du périmètre de leur savoir domestique et professionnel. La majorité était incapable d'élever, seule, son niveau de réflexion. Quelques-uns montraient des capacités de réflexion mais ils s'égarèrent rapidement allant parfois jusqu'à émettre des idées inconvenantes. Il les recadrait, et devait les mettre en garde mais il ne le leur reprochait pas car il pensait être son devoir de les

aider à élever leur âme. Au contact de la population, il était arrivé à cette conclusion qu'il avait érigée en ligne de conduite personnelle : « L'élévation vers Dieu doit être à ce prix ». Pour réussir sa mission, il devait prendre ce risque. Devant Dieu, les hommes restaient des enfants. Sa mission était de les aider à grandir.

Pour lui, l'imagination ne pouvait aller au-delà du savoir transmis par Dieu aux hommes et de l'enseignement dispensé par l'Eglise. En se disant cela, un frisson parcourut son dos. Et si l'Eglise ne lui avait pas enseigné tout ce qu'il aurait dû savoir ? Se pouvait-il que des choses soient cachées aux prêtres ordinaires ? Il croyait se rassurer en se rappelant que chacun devait rester à sa place et qu'il n'avait besoin de savoir que ce qui lui était utile. En savoir plus relevait du manque d'humilité. Il n'était pas bon d'avoir connaissance de choses auxquelles étaient attachés des problèmes s'il n'était pas en position de devoir leur apporter une solution. Il ne faisait aucun doute dans son esprit qu'un Pontife ne gérât pas les mêmes problèmes que lui. Ces problèmes relevaient d'un ordre supérieur à son niveau de préoccupation. C'étaient dans l'ordre logique des choses.

Perdu à nouveau dans ses pensées durant ses deux jours de voyage, il arrivait en vue des faubourgs de Canoppé. Il n'avait pas rattrapé le Père Endemion.

*La résolution de difficultés implique l'exercice de responsabilités.  
Pourtant, les difficultés se posent à toutes les espèces terrestres  
mais seule l'espèce humanisée s'impose une contrainte morale  
traduite en une obligation de résultat.*

Cornélius Fernz - Conologue  
Professeur vacataire de philosophie applicative  
Module d'enseignement « Le changement raisonné et raisonnable. »

## **Le Grand Pontife – Canoppé (Jour A)**

– Je veux réunir officiellement les cardinaux dès que nous serons prêts. Je ne sais pas s'il s'agira d'un Concile ou juste d'une réunion consultative. Le Grand Pontife Petr Laeskyn s'était exprimé en Lettin, la langue en usage au sein de l'Eglise terrestre. Il semblait aussi préoccupé que déterminé. Sa secrétaire particulière, la Mère Hansa Rozevie, prenait note rapidement.

– Ce sera dans les prochains jours mais il faut que je consulte en privé certains d'entre eux dès aujourd'hui, continua-t-il. Il faut prévoir une heure par rendez-vous à partir de dix heures. Je veux rencontrer tout d'abord mes quatre ministres des affaires internes. Je veux des tête-à-tête avec celui en charge des Etudes et des Recherches et celle de la Légion. Je rencontrerai en même temps ceux de la Spiritualité et de l'Enseignement. Je déjeunerai si j'en ai le temps. Ne prévoyez qu'un en-cas. Vous suivez ? Il la regardait. Elle hocha la tête. Puis je recevrai mes six ministres des affaires terrestres. Il faut vous assurer discrètement qu'ils soient tous présents. Il faut les avertir dans l'heure qui précède. Je ne veux pas qu'ils aient le temps de préparer notre entrevue. Le Grand Pontife réfléchissait silencieusement. Son ton directif n'était pas inhabituel mais il était inhabituellement empreint de tension. Il était plongé dans l'élaboration de la conduite à tenir. Par la même occasion, il en oubliait de citer les noms de ses ministres. Mais le Père Laeskyn n'était pas homme à perdre facilement ses moyens.

– Est-ce que je contacte vos conseillers ? demanda Hansa Rozevie. Elle sentait qu'elle ne devait pas perdre de temps mais que tout n'était pas clair pour elle. De son côté, elle réfléchissait vite à la manière de gérer la situation à ce stade. Le Grand Pontife savait écouter ses suggestions mais elles devaient être pertinentes. Voulez-vous contacter les Pontifes ?

– Mes conseillers sont aux ordres. Je les consulterai en temps opportun mais je dois faire vite. Chacun doit être au courant qu'il s'est produit une chose importante. Il est très probable que, d'un bout à l'autre de la Pangée, l'information ne soit pas claire pour tout le monde. Il est même possible que certains Pontifes n'aient perçu que l'*onde spirituelle* et se trouvent dans la même situation que leur population. Je compte d'ailleurs beaucoup sur leur incertitude et je dois garder l'initiative.

Il semblait à Hansa que, par manque de temps, le Grand Pontife ne lui disait qu'une infime partie de ce qu'il avait en tête. C'était un homme complexe. Elle se demanda s'il était vraiment persuadé d'avoir l'initiative. Le Père Lareskyn continuait de dicter ses directives.

– Il faut avertir tous les Pontifes que nous observons dans le ciel de Landrin la présence d'une forme. Elle a provoqué la diffusion de l'onde qu'ils ont perçue. Nous sommes en train de travailler sur l'interprétation de ce signe et sur la conduite à tenir. La situation est gérée. Je me *connecterai* à eux en temps voulu. Qu'ils prennent leurs dispositions à leur niveau avec une grande prudence. Ils ne doivent pas attendre une directive de ma part dans ce sens à ce stade.

– Et si Monseigneur Delattre demandait à vous rencontrer ? interrogea Hansa.

– Il n'y aura aucun traitement de faveur, même pour le Pontife du Protectorat qui nous héberge. Dans les circonstances actuelles, telle que je perçois la situation, il y a Dieu, moi, et le reste de Terra. A cet instant, il était agacé, ce qui était également inhabituel pour sa secrétaire particulière qui le servait depuis plus de huit ans. Elle ne prétendait pas le connaître parfaitement.

Elle ne savait que ce qu'elle avait observé et tiré de son expérience vécue auprès de lui. Il n'était pas homme à se confier ni à se laisser dépasser par les événements. Après huit années de proximité quasi permanente, elle ne savait pas si cela tenait à sa nature profonde ou s'il s'agissait d'un comportement adopté dans le cadre de sa charge. Elle penchait pour la première explication.

– Et pour la représentation populaire ? insista Hansa.

Le Père Lareskyn prit son temps avant de lui répondre. Cela la plongea dans ses propres réflexions mais ce fut de courte durée.

– Je les recevrai s'ils en font la demande mais invoquez dans ce cas des raisons protocolaires pour justifier d'une attente. Je vous le préciserai quand ce sera le bon moment pour moi. Je n'ai pas d'autre point. Vous pouvez y aller si vous n'avez pas d'autre question.

Hansa se leva, s'inclina et sortit de la pièce. Elle traversa l'antichambre pour rejoindre son bureau personnel. Cette pièce avait dû être à l'origine une salle de corps de garde qui était surdimensionnée pour servir de salle d'attente comme c'était le cas à présent. Hansa y disposait d'une chaise et d'une petite table sur laquelle elle ne pouvait poser autre chose qu'un registre, son plumier et son encrier. Des bancs étaient mis à la disposition des visiteurs qui n'étaient reçus que sur convocation ou sur rendez-vous. Un imposant bâton de chensa planté dans son socle était disposé à proximité et sur la droite de la porte d'entrée de la salle de réception du Grand Pontife. Un exemplaire de la première édition du Livre du Savoir révélé, en un seul tome, était exposé sur un présentoir en face du bâton. Très rares étaient ceux qui s'avançaient pour y jeter un œil. Encore plus rares étaient ceux qui le feuilletaient.

Les bancs étaient orientés de sorte que les visiteurs faisaient face soit au livre, au bâton et à la porte d'entrée du bureau du Grand Pontife, soit à l'assistante. Une imposante cheminée occupait la moitié d'un côté de la pièce, face à l'accès à la salle. Son manteau était couvert d'une peinture de chasse défraîchie. Une scène de guerre ou de couronnement aurait été supprimée ou remplacée par une scène plus adaptée. Les peintures à caractère religieux étaient rares. Elles dataient presque toutes de l'époque

féodale. En s'appuyant sur l'existence d'un Dieu unique et après l'avènement du Grand Pontificat, les Pontifes avaient décidé qu'il fallait renoncer aux représentations dans les temples, les mosquées et les basiliques. « Dieu est désormais présent dans chaque foyer ». Par conséquent, il ne subsisterait que les illustrations sur papier dont il fallait assurer une diffusion aussi large que possible dans la population. Chaque foyer choisissait une scène qui représentait le mieux sa relation à Dieu. Elle était soigneusement encadrée et placée en vue sur la tablette de la cheminée de la pièce de vie principale, généralement sous un bâton de chensa qui était accroché en travers du manteau. La plupart des familles mettaient d'autres illustrations dans chaque pièce.

La cheminée de l'antichambre ajoutait à l'impression de dénuement et de démesure. Dans un tel cadre, le visiteur pouvait se sentir petit. Il devait contrôler les impressions et les émotions qui ne manquaient pas de traverser son esprit dès qu'il avait franchi le seuil de la porte d'entrée. Hansa n'avait pas pu savoir si cet agencement avait été voulu ainsi ou non. Elle ne posa jamais la question et ne proposa pas d'aménagement. La jeune femme avait fini par s'y habituer.

En revanche, dans cette position, elle comprit rapidement qu'elle pouvait tirer des informations de l'attitude des uns et des autres. Il arrivait d'ailleurs que le Grand Pontife lui demande son avis sur tel visiteur après l'avoir reçu. Il l'écoutait sans rien laisser paraître ni faire de commentaires. La jeune femme se fit un jour la remarque que, en plus de huit années, le Père Lareskyn avait dû beaucoup apprendre sur la façon dont elle appréhendait son environnement.

Hansa passa les deux gardes postés à l'entrée de la salle d'attente. Tout en parcourant le long couloir jusqu'à sa cellule, elle réfléchissait à la manière de donner suite aux demandes du Grand Pontife. Cette journée et les suivantes s'annonçaient compliquées et denses. Une fois de plus, elle ne devrait ni ménager sa peine ni perdre sa vigilance ; mais, cette fois, elle sentait que les décisions pourraient se révéler surprenantes. Le contexte s'y prêtait avec cette chose apparue dans le ciel sans

« s'annoncer » ; son poste stratégique ne lui avait rien appris allant dans ce sens. Son esprit ouvert ne se lançait dans aucune spéculation et prenait l'apparition pour ce qu'elle était : un événement inattendu. La prêtresse avait bien autre chose à faire. Elle était impliquée dans la plupart des secrets de la gouvernance des Protectorats mais rien n'avait transpiré sur la survenance d'un événement qui toucherait directement l'Eglise et la population. C'était à la fois excitant et angoissant.

Comme assistante du Grand Pontife, elle avait apporté depuis longtemps la preuve de son sang froid et de son sens de l'organisation dans des situations difficiles. Une nouvelle fois, elle ne devrait pas y déroger. C'était l'une des raisons pour lesquelles le Grand Pontife l'avait choisie pour le suivre dans ses nouvelles fonctions. Il avait voulu une personne de confiance qui soit en dehors du sérail. Il l'avait formée lui-même dans des circonstances particulières quand il était Pontife du Protectorat de Paliotte-mineure.

Hansa poussa la porte de son bureau qui n'était jamais fermée à clef. C'était également son logement. Il était composé de deux petites pièces, dont sa chambre. Il était placé relativement à l'écart de l'antichambre du Grand Pontife et des couloirs fréquentés par les visiteurs. Si le Père Lareskyn avait besoin d'elle, il envoyait soit un garde, soit le séminariste qui était temporairement mis à son service, ou encore il actionnait une sonnette installée dans ses propres appartements, mais il n'aimait pas cette manière de procéder.

En guise de mobilier, Hansa disposait en tout et pour tout de trois chaises et d'une table suffisamment vaste pour qu'elle puisse y disposer, en cas de besoin, plusieurs documents. Elle ne laissait jamais traîner d'écrits car les personnes, laïques comme religieuses, auxquelles elle faisait confiance étaient rares. Une cache secrète, qui accueillait ses productions personnelles et ses dossiers, était située dans sa chambre dont elle avait interdit l'accès. En effet, nombreux étaient ceux qui s'intéressaient de près à sa fonction et à ce qu'elle faisait, savait et voyait passer. La Mère Rozevie ne pouvait pas trahir la confiance du Grand Pontife.

Le sol et les murs des deux pièces étaient faits en pierres taillées, posées de sorte que la surface était irrégulière. Ils témoignaient de l'âge canonique de l'édifice et de sa destination originelle dont tout raffinement était exclu. Il y avait une petite cheminée qui faisait le lien avec sa chambre, de part et d'autre d'une cloison en planches de chensa bien ajustées. Dans son cas, cet agencement présentait peu d'intérêt dans la mesure où elle dormait peu. Il était presque une perte de chaleur supplémentaire. Elle profitait de deux fenêtres dans le bureau, ce qui était un luxe. Des tentures en lin brut pendaient devant chaque fenêtre. Elles étaient utiles essentiellement en hiver, pour couper le froid qui pouvait traverser les vitraux unicolores. Ces fenêtres étaient d'autant plus accessoires que la prêtresse n'avait jamais eu le loisir de s'y attarder pour regarder la ville qui s'étalait au pied du Rocher, support du Palais pontifical. Le terme « Palais » était usurpé car il s'agissait de la forteresse des anciens rois de Landrin qui avait été choisie pour son aspect austère, mais également parce qu'il aurait été stupide de la laisser à l'abandon après que le système féodal s'était écroulé.

Situé dans Canoppé, l'ancien Palais royal appartenait au Pontificat de Landrin, mais son utilisation était partagée. Il était réservé principalement aux célébrations, à l'accueil de la population, à l'accueil des religieux avant leur orientation, à des réunions non confidentielles, à l'hébergement des voyageurs et des visiteurs de marque. Le gaspillage de biens comme leur accumulation n'étaient pas tolérés par l'Eglise qui décida d'accepter l'héritage de l'Histoire en se focalisant sur ses enseignements. Certains biens matériels étaient vains mais ils pouvaient être transformés en symboles, que ce soient des preuves d'événements à ne pas reproduire comme des objets de culte. L'esprit et la mémoire avaient besoin d'un ancrage dans la réalité.

« A la demande de sa Sainteté », Hansa Rozevie convoqua le Père Stewart, Père supérieur des Loyolistes. L'homme pénétra dans son bureau. Il était grand et sec. Il avait le regard suspicieux, un élément d'une attitude générale propre à sa fonction, comme elle ne put s'empêcher de se le dire une

nouvelle fois. Il l'agaçait au plus haut point mais elle se serait bien garder de le montrer. L'homme était bien plus âgé qu'elle.

– Bonjour Mère Rozevie. Vous savez que je suis très occupé mais je pense que vous m'avez fait demander en raison de ce qui se passe dehors ? Le Grand Pontife aurait dû prendre de son temps pour me recevoir en personne. Le prêtre soupira bruyamment. Je vous écoute.

L'homme avait peu de considération pour la prêtresse, chose qu'elle sut dès leur première rencontre. Elle devait l'obliger à admettre qu'à travers elle, c'était le Grand Pontife qui s'exprimait directement. Cependant, il lui était arrivé de devoir interpréter les directives laconiques du Grand Pontife. C'était le cas ce matin. Elle devait produire le message le plus court et le plus adapté possible, et éviter de devoir répondre à des demandes de précision. Le Père Stewart ne manquerait pas de lui poser des questions. Elle ne pourrait pas les éviter.

– Sa Sainteté veut recevoir ses ministres en entretien ce jour, dès ce matin. Elle veut savoir s'ils n'ont pas d'obligation prévue qui doit les amener à s'éloigner du Palais pontifical et de la ville. Il souhaite avoir des éléments sur leur réaction à l'événement. Il commencera dès que possible avec le cardinal Solaro puis la cardinale Bénédicte. Ensuite il rencontrera en même temps la cardinale Hamishi et le cardinal Mahaemut. Enfin, dans l'après-midi, il enchaînera avec ses autres ministres. Les entretiens dureront moins d'une heure. Sa Sainteté veut que ses ministres ne soient avertis officiellement de l'entretien au mieux qu'une heure avant sa tenue. Cela veut dire que vous lui rendrez compte directement, dès que possible, des premiers éléments d'information que vous aurez recueillis. Vous aurez au mieux une demi-heure pour le faire. Elle crut le voir se redresser légèrement. J'ai besoin dès que possible des informations sur leur disponibilité afin de lancer les convocations. Faites-moi savoir par la même occasion quand vous serez prêt à rencontrer sa Sainteté. Je l'informerai de la chronologie.

– Si sa Sainteté souhaite les convoquer dès ce matin, cela me laisse en effet très peu de temps. Mes Babs m'ont déjà rapporté quelques éléments que je dois vérifier. Le Père Stewart

n'était pas homme à laisser imaginer son incapacité à remplir une mission confiée par le Grand Pontife. Il se leva. Attendez de mes nouvelles dans l'heure, dit-il la voix assurée. Il la quitta sans se retourner.

Elle devait s'atteler à la rédaction du court message à envoyer aux Pontifes. Elle prit une minute pour envisager les réactions possibles des différents Pontifes à telle ou telle formulation : *Apparition d'un signe dans le ciel tôt ce matin. Explication et position en cours d'élaboration. Soyez prêt à une connexion prioritaire. Père P. Lareskyn, Grand Pontife de Terra.* Elle avait pris l'initiative d'évoquer un « signe ». La majorité de ses projections la conduisaient à cette option. Il se pourrait que certains Pontifes ne reçoivent pas ce message avant la connexion. Elle le ferait porter au Père Delattre. Il était possible qu'il y en ait qui tentent une connexion avec le Grand Pontife mais il s'était probablement *isolé*. Elle demanda à reproduire le message en dix-huit exemplaires à expédier par faucon grand pèlerin. Elle ferait porter le dix-neuvième pli au Pontife de Landrin en fin de matinée.

Elle s'était levée très tôt ce matin, avant que le jour ne se lève. En général, elle préférait se coucher tard. Elle avait besoin de très peu de sommeil pour récupérer. Elle pensait que c'était le privilège de son âge. Elle n'avait que trente ans. Dans l'exercice de ses fonctions, elle côtoyait des personnes beaucoup plus âgées qu'elle. Il s'agissait le plus souvent de personnalités de premier plan et de personnes influentes. Les relations n'avaient pas été simples à établir même si sa proximité avec le Grand Pontife pouvait lui faciliter la tâche. Elle avait su adapter son attitude et ses propos en fonction de la personne sans observer, ou rarement, une considération réciproque. Après quelques semaines passées dans son poste sur le Rocher, elle en avait parlé au Grand Pontife qui avait écarté le problème en joignant le geste à la parole : « Je sais que vous vous en sortirez. Nous devons tous composer, d'une manière ou d'une autre, avec la nature humanidée. Vous ne pouvez ni me faire mentir, ni me décevoir. » Elle ne commit plus cette erreur. Ce témoignage de confiance sèchement exprimé n'évacuait pas le doute qui la rongea pendant au moins une

année. Puis elle décida tout simplement de ne plus y prêter attention.

Sur le plan humanidé, elle ne comprenait pas l'inégalité accentuée dans les relations en dépit de rapports hiérarchiques incontestables. Le Grand Pontife l'avait désignée personnellement pour ce poste. Il fallait donc passer par elle. Elle n'en tirait aucun avantage et se contentait de remplir sa mission. Par conséquent, il lui avait semblé qu'il revenait à ces personnes expérimentées, occupant une haute position, de se mettre à la hauteur de leur interlocuteur, en l'occurrence de leur interlocutrice. A de rares exceptions près, elle s'était trompée.

L'apprentissage dans ce domaine, comme dans bien d'autres, fut rapide et douloureux mais elle franchit les obstacles. C'était de la psychologie, une matière qu'elle aurait aimé approfondir si elle en avait eu la possibilité et le temps. Sur ce point, elle enviait ses camarades qui, à l'issue du Séminaire, avaient pu poursuivre dans des voies plus classiques. Elle aurait aimé devenir Mère scientifique mais le Père Lareskyn ne l'avait pas vu ainsi. Elle ne comprenait pas la mauvaise réputation que la plupart des religieux et notamment les religieux orthodoxes faisaient aux disciplines scientifiques. Elle les soupçonnait de voir dans les matières scientifiques une menace. Elle y avait beaucoup réfléchi et ne voyait pas d'incompatibilité entre la religion et la science, car « la religion aurait toujours le dernier mot ». Elle se demandait à quoi lui servait son intelligence si elle se trompait aussi lourdement sur des choses qui semblaient tomber sous le sens de personnes réputées très intelligentes. Le Grand Pontife ne pouvait pas avoir placé sa confiance en une idiote !

Hansa s'était levée tôt car elle espérait prendre l'air, comme les rares fois où elle se le permettait, en allant se dégourdir les jambes jusque sur le mur d'enceinte. Ses journées étaient généralement très chargées. Elle aimait prendre un escalier dérobé, accessible depuis sa chambre, jusque dans un hall de service situé au premier sous-sol. Ses accès étaient fermés par des panneaux en bois neutre et épais qui étaient verrouillés par un mécanisme ingénieux et discret. Elle avait d'ailleurs quelques difficultés à manœuvrer celui du hall en raison de son poids. Cet

escalier desservait chaque étage à partir d'un réseau de couloirs étroits qui débouchaient sur certaines pièces qui devaient avoir une importance particulière à l'époque féodale. Il communiquait avec les appartements du Grand Pontife. Elle se dit en rougissant qu'elle occupait peut-être les appartements de la courtisane d'un ancien roi. Elle se ravisa en se rappelant que l'édifice avait une vocation militaire mais rougit à nouveau en se disant que, même en temps de guerre... Ce passage secret lui permettait d'éviter les couloirs et les escaliers officiels qui étaient surveillés par des gardes. Elle n'avait pas non plus envie de croiser un Loyoliste en pleine nuit. Elle savait les Babs utiles mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à leur côté suspicieux voire inquisiteur qui les amenait à outrepasser leurs prérogatives. Ils n'étaient pas exempts d'erreurs ou d'abus qui pouvaient causer des torts à leurs victimes. Elle se gardait bien d'émettre ce point de vue devant quiconque.

Quand elle arrivait dans le hall de service, elle devait parcourir un large couloir qui la faisait passer devant les cuisines. Avec un peu de chance, elle avait droit aux odeurs de pain chaud et de viandes marinées qui commençaient à mijoter. Parfois elle tentait d'y jeter un œil, car le travail des cuisiniers la fascinait. Mais si quelqu'un remarquait sa présence, elle sortait rapidement à reculons en lâchant un « pardon ! ». Il était peu vraisemblable que le personnel de la cuisine la connaisse. Le personnel de service aurait pu la reconnaître mais il n'était pas encore présent. Elle poursuivait dans le couloir en passant devant des salles servant de pièces de stockage. Il lui arrivait de prendre un fruit situé à portée de main. Une pomme la comblait de bonheur. Elle faisait attention à ne pas être prise. Elle n'avait pourtant rien à craindre mais ce chapardage lui procurait un petit frisson qui lui rappelait son enfance. La dégustation du fruit pendant sa promenade nocturne constituait l'apothéose de son escapade. Le couloir montait vers une lourde porte qui donnait sur la cour Est. A partir de là, elle devait franchir une vingtaine de mètres jusqu'au pied d'une tour dans laquelle elle montait un escalier en colimaçon, plongée dans l'obscurité, jusqu'au chemin de ronde. Il y avait très longtemps que ces remparts ne servaient plus de

protection contre un agresseur et que des gardes et des guetteurs n'y circulaient plus. Ils étaient un témoignage d'un passé sanglant qu'il fallait ne pas oublier tout en l'effaçant des mémoires. C'était un autre paradoxe de la nature humanisée. La prise en main des Protectorats par l'Eglise avait permis d'installer une paix durable.

Sur le chemin de ronde, si possible en goûtant sa pomme, elle contemplait à la lueur des étoiles la campagne environnante qui s'étendait au pied de la falaise jusqu'à l'horizon vers le nord. Elle ne pouvait pas voir les bourgades les plus proches, situées de ce côté de la capitale, car, à cette heure, il n'y avait pas encore assez de lumières allumées dans les maisons. Si elle se retournait, elle pouvait apercevoir l'extrémité sud de Canoppé car le rempart avait été démonté de ce côté afin d'ouvrir la forteresse vers la population. L'un des premiers Grands Pontifes avait estimé que les édifices à vocation militaire devaient paraître aussi peu hostiles que possible. Ils furent donc démontés partiellement ou totalement selon l'intérêt de la construction et le besoin du moment.

A chaque sortie, elle levait les yeux vers le ciel et admirait la voûte céleste, si les nuages le permettaient. Elle s'émerveillait de la beauté alternative du ciel entre jour et nuit, entre clarté et obscurité, entre or et azur et noir de jais pailleté d'argent. Elle avait bien remarqué la présence de paillettes plutôt bleues ou plutôt oranges mais elle s'était arrêtée au plaisir et à l'émerveillement que suscitait en elle ce spectacle divin.

Enfin elle regagnait sa cellule en nourrissant à chaque fois quelque regret de ne pas pouvoir profiter plus de ces splendeurs. « Je ne dois pas imaginer que ma vie serait plus belle ailleurs. Si Dieu a voulu placer le Père Lareskyn sur mon chemin - ou bien serait-ce l'inverse ? -, c'est pour répondre à une nécessité qui me dépasse. »

*Nous sommes des marins naviguant à la voile ; la curiosité est notre vent.  
Elle nous pousse dans toutes les directions voulues.  
Celle de la découverte, de la création, de l'application,  
de la reproduction, de l'amélioration, et...  
celle des vérités immatérielles ou de la spiritualité.  
Notre intelligence permet de choisir et de distinguer chaque direction.*

Cornélius Fernz - Conologue  
Professeur vacataire de philosophie applicative  
Module d'enseignement « Intelligerie et connerie »

## **La Bougie de Landrin – (Jour A)**

Depuis le début de matinée, c'était l'effervescence dans les trois édifices de l'ancienne place forte landrine occupés par le ministère des études et des recherches. Les discussions étaient animées entre religieux, quelle que soit leur spécialité. La prudence restait de mise mais des paroles qui auraient pu être jugées imprudentes en temps normal étaient échangées à voix basse ici et là. Quelque Loyoliste ne manquait jamais de traîner dès qu'il y avait un rassemblement. Le Père Seanreeze Simoncello prit discrètement contact avec une collègue : « Une lumière existe. Nous la voyons. » Elle s'éloigna de lui sans se presser après avoir répondu une phrase sans intérêt. C'était une situation d'urgence. Une procédure avait été définie pour provoquer la réunion du groupe dans la crypte qui lui servait de salle de réunion et de travail. Ils étaient une petite poignée à constituer l'ordre secret de la Bougie de Landrin.

Les membres des clergés séculier et régulier appelaient les religieux en charge des sujets scientifiques « les Lampistes ». Ce sobriquet était attribué dès la fin du Séminaire, au moment de l'ordination des étudiants et des étudiantes et de leur répartition entre les différents ministères. Les nouveaux « scientifiques » vivaient parfois assez mal cette forme d'ostracisme. Ils le vivaient d'autant plus mal si leurs études de séminariste leur avaient permis de développer leur foi. Cependant l'Eglise avait

du mal à fermer les yeux sur des penchants naturels trop à l'écart de ses exigences.

Le Ministère des études et des recherches, placé sous l'autorité d'un cardinal, était divisé en deux branches, l'une en charge des sujets liés à Dieu et à la spiritualité et l'autre qui regroupait les disciplines tournées vers les hommes, les productions humanidées, et la nature. Chaque branche était placée sous l'autorité d'un imam. Le Ministère présentait la même discrimination en son sein. Ce mépris affiché était une source supplémentaire de motivation pour les membres de la Bougie qui avaient dû passer dans la clandestinité pour pousser leurs recherches. Ils l'avaient fait pour des raisons vitales, incapables de réfréner leur curiosité intellectuelle.

Les deux branches du Ministère se disputaient depuis leur création la gestion de quelques sujets particuliers et même de domaines entiers. L'intervention du Grand Pontife fut parfois nécessaire pour trancher : sujet divin ou sujet humanidé ? La frontière posait un problème en fonction de l'intention qui présidait aux études et aux recherches. La question se reposait avec un changement d'imam ou de cardinal à la forte personnalité en dépit de la décision déjà prise au plus haut niveau. Le domaine de la bienveillance, par exemple, avait été un sujet de dispute pendant des siècles. Il n'était toujours pas clos officieusement. Six siècles auparavant, le Grand Pontife Azelamed avait déclaré la *connexion de tête* officiellement « *bien précieux de Dieu et de l'Eglise* » ce qui la classait de fait dans les disciplines couvertes par la branche en charge de la spiritualité. A contrario, la philosophie était restée du côté des sciences humanidées, et à l'état embryonnaire. Les théologiens n'en comprenaient pas l'intérêt. Ils pensaient que la philosophie venait perturber la réflexion sur le sacré et tout ce qui lui était lié. Ce genre de situation explique que, si l'interdisciplinarité était une chose connue, elle était peu pratiquée. C'était notamment le cas sous la direction du cardinal Solaro, le ministre des études et des recherches en exercice. Il ne croyait pas en l'intérêt des disciplines dites « scientifiques ». Il les considérait comme accessoires. Elles venaient polluer les disciplines nobles. Pour

lui, elles étaient tournées vers l'Humanité et non vers Dieu. Elles faisaient fausse route. Certes, nombres d'explications fournies par les Lampistes permettaient de ramener les fidèles vers Dieu. Elles ne constituaient qu'un pis-aller pour contourner la « bêtise des Terréens » selon ses propres propos. Elles les empêchaient de s'égarer avec les croyances hasardeuses qu'ils développaient à partir de leurs propres observations.

Le cardinal Solaro avait très mal pris sa nomination à ce poste trois ans auparavant, après le décès de son prédécesseur. Sa colère avait été telle qu'il n'avait pu totalement contrôler ses pensées. Le Père Lareskyn qui avait le plus haut niveau de *connexion de tête* parmi les religieux, n'avait pas pu éviter de *constater* son trouble. Solaro remarqua le regard appuyé du Grand Pontife. A partir de cet instant, il fit preuve d'une vigilance aussi grande que la défiance qu'il nourrissait à l'égard de son supérieur.

Au contraire du cardinal Solaro, le Grand Pontife Lareskyn paraissait attentif aux travaux scientifiques. Il lui était même arrivé de venir s'entretenir, de sa propre initiative, avec certains Lampistes. Ses prérogatives lui en laissaient la possibilité. Pour Solaro, il s'agissait d'un signe donné par le Pontife des Pontifes au « lampisme ». Il avait compris que le Grand Pontife savait exactement ce qu'il faisait et était venu chercher, mais il n'avait pas réussi jusque-là à en savoir plus. Il était informé que le Père Lareskyn avait déjà provoqué ce genre de rencontre avant qu'il ne prenne les fonctions de ministre. Il ne comprenait pas cet intérêt pour les Lampistes, ce qui l'avait décontenancé dans un premier temps. En réaction, il en retira un sentiment de supériorité renforcé qui ne faisait qu'ajouter à son ressentiment et à sa défiance.

Le Père Simoncello se dirigeait vers le bout de la pièce quand il fut alpagué par un prêtre chercheur en théologie.

– Alors Simoncello, tu as bien vu la même chose que nous tous ou préfères-tu refuser la réalité et te cacher les yeux ? Tu veux déjà nous quitter ? Tu ne veux pas te joindre à nous pour goûter cet instant de vérité œcuménique ? Tu cours te réfugier dans ta cellule ? Que penses-tu de cette apparition ? Doutes-tu

encore de l'intervention de Dieu dans les affaires d'ici-bas ? Toi qui cherches une explication « rationnelle » à toute chose, quelle est-elle ? En as-tu une au moins ?

– Ça fait beaucoup de questions pour quelqu'un qui n'a d'habitude que des réponses. Le Père Simoncello fut agacé par cette apostrophe familière mais il devait faire attention à ne pas se laisser emporter par l'exaspération qu'il sentait soudain monter en lui. Au sujet de ce signe, ma religion est faite. Je m'incline pour l'instant mais il faut attendre la suite. Dieu est peut-être venu nous châtier. C'est une hypothèse qu'un non-scientifique ne peut pas écarter. Seanreeze Simoncello n'hésitait pas à manier le second degré et l'ironie qu'il considérait comme une forme de liberté d'expression face à certains de ses collègues. Il avait déjà testé les limites qui pouvaient être très vite atteintes chez des religieux qui se prenaient très au sérieux.

L'autre marqua un court temps d'arrêt. Il ne voulait pas laisser Seanreeze s'en sortir par une pirouette. Il avait déjà eu affaire à lui à plusieurs occasions et il s'était avoué à lui-même que, pour un Lampiste, Seanreeze était brillant ; plus que sa manière parfois désinvolte de s'exprimer ne le laissait paraître. Il pensait qu'il pourrait le pousser dans ses retranchements en cette circonstance particulière.

– Pourquoi Dieu voudrait-il nous punir ?

– Je n'affirme pas que Dieu veut nous punir. J'émetts l'hypothèse qui me semble la plus intéressante. Aussi longtemps que rien ne se passe, il y a ce signe au-dessus de nos têtes qui s'impose à nous. Rien d'autre. Que va-t-il se produire ensuite ? Je n'en sais rien. C'est peut-être clair pour vous, mais pas pour moi. Vous m'êtes supérieurs en cela. Je me garderais bien de faire des prédictions. Comme Lampiste, je ne peux que faire des hypothèses.

Son interlocuteur sentait que Seanreeze essayait de nouveau de lui échapper. Il tenta une autre tactique en abandonnant son ton familier.

– Donc tu affirmes que je suis en train de me tromper ! Vous pourriez faire des prédictions à partir d'une base solide

comme ce signe. C'est notre droit à tous. Je ne vois pas en quoi vos hypothèses seraient différentes ou meilleures que nos éventuelles suppositions. Vous croyez-vous au-dessus de nous ?

Seanreeze eut tout d'abord la satisfaction d'entendre le vouvoiement reprendre sa place dans l'échange. Dans le même temps, cela voulait aussi dire que la conversation avait pris une tournure beaucoup plus sérieuse. Il sentit le piège qui pouvait se mettre en place s'il se montrait imprudent mais il commençait à avoir l'habitude de ce genre de situation. Il lança furtivement un coup d'œil circulaire pour voir si aucun autre religieux ne les écoutait. Ce n'était pas le cas. Il se concentra sur sa réponse. Il devait impérativement s'extraire de cette situation et de la salle dans la prochaine minute.

– Père Aztruck, je ne vois pas ce que je peux vous dire de plus. Je suis d'accord avec vous sur le fait que cette apparition soit un signe de notre Seigneur. Mais ma nature pessimiste me fait dire que, pour des religieux scientifiques comme moi, c'est peut-être l'heure de rendre des comptes. C'est ce que j'appelle une hypothèse parmi d'autres. Certains scientifiques imprudents ont péri sur décision de l'Eglise, sous les coups de griffes et de dents d'un ratrack. Ce n'est jamais arrivé à un théologien, ni à aucun Spirit en général. Mais Dieu seul sait s'il en existe parmi nous d'autres qui enfreignent malgré cela la loi interne de l'Eglise sur les études et les recherches scientifiques. Ce n'est pas dans ma nature de prédire une chose unique. C'est aussi selon l'humeur du moment. Je vous l'ai déjà dit. Vous m'êtes sans conteste supérieur en cela.

Constatant que le Père Aztruck le fixait d'un regard dubitatif et n'enchaînait pas, il lui fit un signe de tête et se dirigea sans attendre vers l'escalier. Après quelques pas, il l'entendit l'appeler au milieu du brouhaha mais il profita du fait que l'autre n'avait pas dû oser élever la voix pour poursuivre vers la sortie. Il savait que ce n'était que partie remise.

Il descendit sans se presser deux étages et franchit la porte principale du bâtiment. Il y avait en tout trois bâtiments identiques qui dataient de l'époque féodale et qui avaient servi à abriter le corps d'élite de l'armée des derniers rois de Landrin. Il

aurait dû ensuite traverser la grande place pour atteindre l'un des nombreux accès officiels aux souterrains. A cette heure, elle était toujours occupée par une foule de curieux. Cette fois, il choisit une option plus discrète. Il longea la place vers l'Est et se rendit dans l'une des nombreuses écuries. Il n'y croisa personne car tout le monde avait déserté son poste pour regarder l'apparition et en débattre. Il prit une torche allumée et descendit dans une cave qui servait de débarras, en jetant un dernier coup d'œil derrière lui pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Il attendit un peu puis se dirigea vers un mur sur lequel se trouvait une torche éteinte. Il tourna un anneau puis inclina la torche vers lui. Un pan du mur bougea. Il le poussa en tenant l'anneau et s'avança en prenant soin de ne pas laisser de trace de son passage sur le sol poussiéreux. Une fois la porte passée, il tira sur une corde qui remit le pan de mur en place. Il se retourna et entreprit de descendre un escalier.

L'ancienne forteresse avait été construite sur un monolithe rocheux dont les parois étaient lisses comme le verre et dures comme le granit. Sa partie supérieure était d'une surface équivalente à celle d'une grosse bourgade. Le tout était perché à plus de cent mètres au-dessus du sol. Canoppé, la capitale depuis treize siècles, s'étendait au pied, d'est en ouest, sans en faire le tour. Dans les temps reculés, le Rocher avait constitué une partie du mur d'enceinte de la ville qui avait été construite du côté accessible au plateau situé sur l'imposant promontoire. Il avait été patiemment creusé depuis son sommet au cours des millénaires de son occupation. Progressivement, un formidable réseau de galeries de toutes tailles se constitua et le fit ressembler à une fourmilière. Mais la « reine » ne s'y trouvait qu'en temps de guerre, en cas de siège de la ville. Personne n'aurait pu l'y trouver. Nul ne connaissait l'étendue et la configuration de ce réseau. Quelques plans sommaires étaient disponibles. Une grande partie de ce labyrinthe avait pu disparaître. Des secteurs encore existants pouvaient n'avoir fait l'objet d'aucun plan et être tombés dans l'oubli, faute d'utilité. Des accès à des galeries avaient été murés. Des galeries avaient été comblées. Il y avait des entrepôts et des salles, dont quelques cryptes dans lesquelles

reposaient des rois et leurs familles. Il y avait même des traces d'étables, de bergeries et de parcs à volaille.

C'est dans cet entrelacement de couloirs et de salles que le premier membre de l'ordre de la Bougie avait découvert un passage secret vers une crypte. La pièce avait les dimensions respectables de vingt mètres de long sur sept de large qui permettaient d'envisager une occupation profitable à quelques personnes. Seanreeze passait de couloirs en escaliers et en salles depuis presque dix minutes selon un itinéraire défini pour brouiller les pistes quand il arriva enfin dans une salle. Il s'y trouvait le tombeau d'un roi qui n'avait pas laissé de souvenir glorieux dans l'histoire landrine. Même un œil averti n'aurait pas pu remarquer la croix qui était perdue dans un bas-relief sur un côté du tombeau non visible directement. Il l'actionna en la tournant délicatement d'un demi-tour puis en appuyant avec le bout du manche de sa torche. La manœuvre était à chaque fois délicate car il ne fallait pas laisser de marque d'usure sur la clé. Elle était heureusement faite de granit. Une trappe apparut dans la paroi de la crypte. Elle permettait à un homme de passer, mais en se pliant en avant. Seanreeze s'y faufila et pénétra dans la pièce qui était éclairée avec les torches des quatre Lampistes déjà présents et qui étaient en train de discuter.

– Bonjour, commença-t-il simplement. Je vous remercie d'être venus aussi vite. Aztruck m'a accroché au moment de quitter la salle. J'espère que personne ne remarquera notre absence et qu'aucun appel ne sera fait. C'est la première fois que nous utilisons la procédure d'urgence mais je crois que les circonstances extraordinaires le méritent. Ses quatre collègues opinèrent.

– Je pense que nous sommes tous parfaitement conscients qu'il se passe peut-être une chose importante en ce moment à l'extérieur. On ne peut pas écarter que cet événement dépasse l'Eglise et le Grand Pontife lui-même. La Mère Julia Delria venait de s'exprimer. Elle s'intéressait aux sciences sociales et à la politique.

– Sans perdre de temps, je propose de faire, chacun à notre tour, un point sur ce que nous savons et de partager nos premières impressions. Seanreeze avait repris la parole.

– Je commence donc. Au lever du jour, j'ai été réveillé par des exclamations à l'extérieur. Comme ce n'est pas l'habitude dans cette institution, j'ai vite enfilé ma robe et mes sandales et je suis sorti. J'ai vu dans le ciel cette forme fixe plutôt sombre, ou plutôt claire. C'était indéfinissable. Les contours étaient flous à l'œil nu. J'ai regretté de ne pas avoir ma lunette d'observation lointaine. J'ai surtout remarqué l'excitation de nos frères théologiens. Pour eux, c'est acquis. Dieu a envoyé un signe. Mais un signe pour quoi ? Pour qui ? Quel sorte de signe est-ce ? Est-ce vraiment un signe ? Pour l'instant, je ne peux émettre aucune hypothèse sur la nature de cette forme. Moi qui étudie ce qu'il y a dans le ciel, je peux dire que cela ne correspond à rien que je connaisse. Je ne peux même pas dire s'il s'agit d'une planète ou d'un autre type d'astre. Je ne le pense pas a priori. Une planète n'apparaît pas soudainement et encore moins en plein jour. Il existe des lois physiques en cielologie.

– Je me pose les mêmes questions. La mère Delria enchaîna. Je n'exclus pas le signe qui interpelle nos collègues. Je suis plus intéressée par les conséquences de cette apparition sur l'Eglise et le Clergé, mais également sur la population, donc j'aurais tendance à regarder les effets produits ici-bas plutôt que de scruter le ciel. J'ai nettement senti un frémissement. Je pense qu'il a touché une bonne partie d'entre nous. Ses collègues acquiescèrent. Elle se tourna vers le Père Norman Rowell. Il travaillait sur les mathématiques et la physique.

– Je ne peux qu'adhérer à ce que vous venez de dire tous les deux. J'ai cependant une perception très confuse de l'atmosphère créée par ce changement dans notre ministère landrin. Que se passe-t-il ailleurs ? Est-ce un phénomène passager ou un « vrai » changement ? Je m'étonne des effets produits par ce qui n'est pour l'instant qu'un non-événement. En dehors de cette forme, j'observe que tout se passe dans nos têtes. Cela relèverait plutôt de la psychologie. Ce n'est pas très scientifique. Enfin, vous m'avez compris ! Les mathématiques et la physique ne me

serviraient à rien pour l'instant. Les probabilités me seront peut-être utiles.

Il passa par le regard la parole à son voisin, le Père Majna Italoo.

Le Père Italoo était un théologien brillant, avec une foi profonde, qui s'était découvert secrètement une passion pour l'histoire et le droit. En étudiant les textes sacrés, en analysant les décisions prises depuis des siècles par l'Eglise envers l'Humanité et au vu de ses propres conclusions, il avait été tout d'abord troublé par des interprétations qui lui semblaient aller à l'encontre de l'intérêt de la population. Il avait donc développé par écrit des idées pour répondre à ce qu'il comprenait être les besoins de la population. Il le fit dans l'esprit du droit mais ne s'en rendit compte que plus tard. Ses écrits lui semblèrent loin de ce que proposait certains passages du droit religieux. Un doute le prit sur un possible écart entre ce que Dieu voulait pour l'Humanité et ce que l'Eglise voulait. Son doute se confirma sans qu'il puisse en parler jusqu'à ce qu'il tombe sur une phrase dans un registre d'études de la Mère Delria qui, sortie de son contexte, allait totalement dans son sens : « l'Eglise veut le bonheur de l'Humanité qui sait mieux que quiconque ce qui est bon pour elle ». Lue dans le fil du texte, cette phrase semblait tomber sous le sens sans besoin de s'y attarder. Il en décoda immédiatement le sens profond et en fut perturbé. Dès lors, il n'eut plus qu'une seule idée en tête : savoir si la Mère Delria proposait vraiment que l'Humanité prenne ses distances avec l'Eglise, dans son propre intérêt. Il se rapprocha d'elle avec les précautions d'usage, indispensables dans un environnement suspicieux. Il fut intégré dans l'ordre de la Bougie après de longues séances d'entretiens.

– Il me semble que tout soit possible, de la situation anecdotique qui effraiera plus tard les enfants, au chambardement le plus profond de notre monde. Je vous renvoie à ce qui a précédé la fin de l'époque féodale. Ce matin, nous en avons eu un premier aperçu avec ce *frémissement franc* comme tu l'as justement qualifié Julia. Je doute que cette apparition n'ait aucune conséquence.

Seanreeze se tourna vers le dernier membre du groupe, la Mère Nataly Platz.

– Je n'ai rien à ajouter. La chimie et les mathématiques ne vont pas apporter de solution à ce stade. Il reste à définir ce que nous allons faire mais je te laisse le soin de poursuivre ou de conclure Sean.

– Je vous remercie. Difficile de conclure. Il me semble que nous nous trouvions dans une situation inédite sans pouvoir affirmer à quel point elle l'est. Comme l'a dit le Père Rowll, les choses se passent pour l'instant plus dans nos têtes que dans la réalité. Pour en revenir à l'apparition, je ne vois que deux hypothèses : soit elle est naturelle, soit elle ne l'est pas. Si vous en voyez une autre, dites-le tout de suite. Personne n'intervient. Si elle est naturelle, nous devons essayer de l'observer et de l'étudier avec nos moyens limités. Si elle n'est pas naturelle, je ne vois à ce stade de nos connaissances qu'une intervention divine qui, par définition, nous dépasse. Première hypothèse : nous devons la caractériser puis essayer de prévoir les conséquences. Deuxième hypothèse : que va-t-il se passer et comment cela va-t-il se produire ? Cette deuxième hypothèse me met particulièrement mal à l'aise en tant que scientifique.

Il scruta les réactions de ses amis. Ils semblaient plongés dans leurs propres réflexions mais il savait qu'ils l'écoutaient avec la plus grande attention. Il se rendit compte tout à coup de la capacité scientifique dérisoire que représentait ce groupe. Jusqu'à présent, la Bougie avait essentiellement permis à des individualités de s'épanouir et de développer leur réflexion et leurs travaux à l'abri de l'institution religieuse. Désormais, il s'agissait peut-être de produire un premier véritable travail de groupe sur un sujet commun. De mémoire de Lampiste, cela n'était jamais arrivé. Il poursuivit.

– Je propose que, pour l'instant, nous nous retrouvions ici chaque jour, vers 18h00 pour faire un point de situation. Donc ce soir, nous essaierons de nous voir. Il faudra laisser une trace écrite de ce qui aura été décidé pour celui ou celle qui n'aura pas pu être présent. La priorité est donnée à la discrétion et à la sécurité de chacun d'entre nous. Les Loyolistes seront plus

vigilants et suspicieux que jamais. Le Père Stewart doit déjà être sur la brèche. Préparons-nous à peu dormir durant les prochains jours. Si la situation devait perdurer, il faudrait vite trouver un rythme qui nous évite de nous épuiser. J'espère que nous en saurons plus à la fin de la journée sur le travail qui va être conduit par notre ministère. En fonction de la charge qu'il représentera, nous adapterons notre propre programme de travail. Il me semble risqué d'entreprendre quoi que ce soit aujourd'hui. Ce sera plus simple quand tout le monde sera impliqué dans les travaux demandés. Je vais quand même tenter une sortie cette nuit avec la lunette d'observation, mais je ne sais pas si elle me sera vraiment utile ni si la forme sera toujours présente. Si seulement j'avais pu disposer de la puissante lunette et de l'observatoire dont disposaient mes grands anciens ! Je n'ai rien d'autre à dire. Un dernier commentaire ou une question ?

– Je propose que nous utilisions la cache extérieure pour laisser des messages éventuels aux autres. Elle ne doit plus servir que de cache à idées. Tout ce qui nous semble important peut y être déposé. Pragmatique, Julia Delria pensait au cas où ils ne pourraient pas se rencontrer ni se rendre facilement dans leur salle secrète.

– Je serais d'accord avec cette proposition si nous devons fonctionner sur un rythme très différent de notre rythme habituel, objecta la Mère Platz. Seules les informations jugées prioritaires devraient être transmises en dehors des rendez-vous dans cette crypte. Par ailleurs, je propose que nous allions déjeuner dans la même plage horaire, entre 13h00 et 13h15, au plus fort du service habituel car je doute que nos frères et nos sœurs ne modifient leurs habitudes dans ce domaine.

– Cela fait beaucoup d'hypothèses. Pour l'instant, nous sommes soumis à trop de paramètres qui nous échappent. Je propose donc de ne rien prévoir en dehors de ce rendez-vous de 18h00. Nous aviserons ensuite et nous nous adapterons. Ses collègues semblaient d'accord. Je vous remercie, bonne journée et à ce soir, si tout se passe bien.

*Ce que Dieu ne vous donne pas, allez-vous le chercher ?  
Vous le faites, bien entendu ! Vous continuerez à le faire.  
Les scientifiques cherchent leurs vérités, les trouvent et les mettent à  
disposition.  
Vous faites la même chose, mais à des fins personnelles ; profitables.*

Cornélius Fernz - Conologue  
Présentation au profit d'entrepreneurs - Malhetus – Gouvernat de l'Altiplano.

## **L'origine de la Bougie - La vérité scientifique**

### **Quatre siècles auparavant**

Dès qu'il fut capable de parler, Richelm Caepaire abusa des « pourquoi ? ». Il apprenait vite. Il retenait tout. Il comprenait ce qu'il apprenait. Sa mère constata tout de suite que son benjamin n'était pas comme ses deux autres enfants qui avaient également montré des aptitudes particulières. Il était beaucoup plus en avance qu'elle ne l'avait été au même âge et cela lui fit peur. Plusieurs années plus tard, Richelm se rendra compte qu'il avait eu la chance d'avoir une mère « instruite » mais surtout intelligente. Elle le protégea autant qu'elle le put, ayant elle-même échappé à la rafle des *talents* opérée sans relâche par l'Eglise. Etant veuve, elle aurait voulu ne pas se faire voler son dernier enfant.

...